

*PREMIÈRE PARTIE*

PRÉLUDE À L'ENVOL 1909-1934

## CHAPITRE 1

1934. LA JEUNE FEMME, bras nus dans une robe de soie blanche, debout près de la fenêtre d'un petit appartement, contemplait les chaudes couleurs organiques de Rome, sa terre et ses pierres anciennes. Le soir tombait, et par-dessus les toits des bâtiments elle pouvait voir une autre femme assise à une fenêtre, au même niveau qu'elle, comme elle regardant dehors. Cette autre femme se tenait immobile la plupart du temps, peut-être en train de lire un livre, car elle baissait parfois les yeux vers ses mains comme si elle tournait une page. Elle avait les cheveux relevés en chignon et, à en juger par la posture de ses épaules, Jean se dit qu'elle devait faire partie de ces femmes mûres élégantes qui fréquentaient les boutiques du Trastevere. Jean aurait aimé qu'elle lève les yeux, lui fasse bonjour de la main, mais peut-être qu'à Rome on trouverait cela incorrect.

L'appartement où se trouvait Jean Batten servait de domicile à Jack Reason, attaché au ministère de l'Air à Rome. Pendant la journée, le soleil éclairait la pâleur des murs. Autrement, c'était un endroit quelconque sans guère d'ornements qu'un vase ou deux, un assez beau tapis et quelques accessoires légers en raphia, comme si les propriétaires étaient habitués à déménager souvent et faire transporter aisément tous leurs biens vers une nouvelle affectation.

Au début, elle avait été surprise de constater que, malgré l'ancienneté des bâtiments alentour, et le changement de ville, elle était entourée d'odeurs de tabac, talc, graisse de porc, désinfectant – les mêmes odeurs qu'elle et sa mère sentaient à Londres dans leur logement de passage bon marché.

Les ennuis avaient commencé à Marseille, le premier jour du vol. Juste un an avant, elle démolissait un avion au Baloutchistan, un avion qui ne lui appartenait pas. Là c'était un coup de malchance, pur et simple, à son avis, mais, cette fois-ci, impossible de se cacher que c'était bien de sa faute. Le Gipsy Moth avait fini planté dans une pelouse au bord du Tibre, châssis en miettes, les ailes pliées. En se faulant à travers la nuit, avec juste une torche pour éclairer le trajet, ondulant et virevoltant comme une libellule dans le noir, elle avait réussi à éviter les pylones de station radio de part et d'autre.

Il était plus de minuit quand on l'emmena au Pronto Soccorso, une sorte de poste Croix-Rouge. Le réservoir était vide, mais ça faisait déjà un bon moment, et ça n'aurait jamais dû se produire. Comment avait-elle pu être aussi stupide ? Comment avait-elle pu décevoir sa mère, qu'elle aimait par-dessus tout, et qui lui avait tant donné ? C'était au-delà du supportable. C'était l'oiseau noir perché sur son épaule, le rêve halluciné qui la faisait hurler la nuit en plein sommeil, l'animal qu'il lui fallait à tout prix tuer. Sa mère savait que l'oiseau était là, et seule sa mère pouvait le chasser. Mais elle était absente, restée à Londres, attendant la nouvelle que Jean avait accompli l'étape suivante de son voyage. Ce qu'elle recevrait ce matin-là, ce serait l'annonce d'un désastre, que Jean aurait pu facilement éviter si elle avait

écouté les hommes à Marseille. Peut-être était-ce juste à cause de Marseille, cette ville imprévisible et dangereuse, peuplée de boulingueurs et de gitans, parce qu'elle n'avait pas voulu passer la nuit sur le Vieux-Port. Mais non, c'était faux. Elle n'avait peur de rien ou presque sur la terre ferme, c'est dans l'immensité de l'air seulement qu'il lui arrivait de comprendre le danger. Et c'est cela qui l'avait poussée de l'avant, ce besoin de dominer la peur. Elle se l'était infligé à elle-même, avait succombé à sa propre folie, une étrange ivresse qui échappait à tout contrôle. Elle aurait dû le savoir.

Derrière elle, Molly Reason entra dans la pièce. Une femme rondelette bien avancée dans la quarantaine, les cheveux frisottés partagés par une raie au milieu, les yeux inquiets comme si son invitée la rendait nerveuse. Elle portait une robe à fleurs, plissée sur le buste dans un style qui l'alourdisait. On avait prévenu son mari aussitôt après l'accident, maintenant il avait pris les choses en main et installé Jean dans leur appartement.

« Pardonnez-moi, Miss Batten, dit Molly. Le médecin est venu vous voir. »

Jean se détourna de la fenêtre, s'efforçant de masquer son regret qu'on vienne interrompre le fil de ses pensées. « Le médecin ? Quel médecin ? »

– Celui qui vous a examinée la nuit dernière. Il vient s'assurer que vous êtes en meilleure santé. »

Comme si Jean avait déjà consenti à le recevoir, le médecin entra sur les pas de Molly.

« Docteur. » Jean lui tendit la main. « C'est très aimable à vous, mais, comme vous pouvez le constater, je vais très bien. Certainement beaucoup mieux que la nuit dernière.

Ou était-ce tôt ce matin ? Je suis navrée qu'on vous ait réveillé à une heure aussi indue pour vous occuper d'une idiote comme moi. » Elle émit un petit rire forcé.

Lors de leur rencontre, elle l'avait l'œil gauche enflé comme une quetsche, la lèvre pendante sur le menton. Le médecin avait été convoqué au poste de soins où l'avait conduite un groupe d'hommes qu'elle avait croisés, trempée à force de patauger sous la pluie dans les marais. La douleur tandis qu'il lui recousait la lèvre fut atroce, mais elle était résolue à ne pas pleurer, pas crier. C'était sa nuit de folie et peu importe ce qu'elle éprouvait, elle n'avait aucune envie de le révéler. Elle savait ce qu'aurait dit sa mère : « Serre les dents, ma chérie. Souffrir, sourire. » Nellie n'avait aucune patience avec les jérémiades. Elle avait souffert en son temps, disait-elle, mais c'était du passé, elle et Jean à elles deux allaient conquérir le monde.

« Elle sera comme neuve en un rien de temps, n'est-ce pas ? » dit Molly au médecin, en meilleur italien que Jean ne l'aurait soupçonné.

Il observa sa patiente d'un œil expert et sortit un flot de paroles rapide. L'aînée des deux femmes haussa une épaule en guise de réponse, l'air décontenancé.

« Qu'est-ce qu'il a dit, Mrs Reason ? » demanda Jean. Elle avait conscience de devoir au moins prêter attention aux avis du médecin, car il avait passé la nuit à tenir une compresse froide sur son œil pour l'aider à dégonfler plus vite.

Molly Reason hésita. « Il dit que la signorina est magnifiquement belle, et que si elle se soigne, elle retrouvera rapidement son apparence coutumière. Il dit que sa chevelure a la couleur du crépuscule, sa peau ressemble à des pétales de fleur d'amandier. Il recommande, Miss Batten, que vous

preniez quelques semaines de repos, et il espère que vous resterez à Rome le temps de vous rétablir.

– Quelques *semaines* ! C'est ridicule. Il faut que je répare mon avion et que je reparte pour l'Australie.

– Eh bien, l'enfer est pavé de bonnes intentions. » Mrs Reason semblait vouloir s'imposer. « Mais ce n'est pas la première fois que vous partez pour l'Australie, n'est-ce pas ? Je vous suggère de retourner au lit et de vous reposer un peu. Le docteur dit que vous êtes encore en état de choc. »

Sur ces mots, elle fit demi-tour, prête à quitter la pièce.

« Mrs Reason, dit Jean, avez-vous eu l'occasion de parler à votre mari aujourd'hui ? » Elle choisissait ses mots avec soin, consciente que son hôtesse n'était pas ravie de cette invitée inattendue. Elle avait quitté l'appartement de bonne heure pour se rendre à la prière des matines, et n'était rentrée que bien plus tard.

Molly marqua une pause. « Il n'est pas venu à l'église ce matin, dit-elle, la voix comme amidonnée.

– C'est parce que nous avons travaillé dur. L'armée de l'air italienne a fait transporter mon avion sur l'aérodrome dans l'après-midi. Ils sont en train de faire la liste des pièces de rechange dont on aura besoin pour réparer mon appareil. Mr Reason a été d'un grand secours.

– Mon mari m'a téléphoné après déjeuner. Je crois comprendre que nulle part à Rome on ne trouve d'ailes adaptées à votre avion. Vous n'irez pas loin sans ailes. »

Jean baissa les yeux sur la jolie robe qui dansait autour de ses genoux et eut un rire plein cette fois de vraie bonne humeur. « Ne croyez pas cela. Je sais où trouver des ailes. J'en ai vu dans le hangar.

– Vous ne les tenez pas encore », fit Molly.

\*

À bien y réfléchir, les ennuis avaient commencé pour de bon une semaine plus tôt. Tout avait démarré sous de mauvais auspices. Ce jour-là, une fois levées, elle et sa mère avaient pris leur petit déjeuner dans la modeste auberge du Kent où elles séjournèrent en attendant que Jean s'envole de l'aérodrome de Lympne. Sa mère était assise en face d'elle et l'encourageait à manger copieusement, car, disait-elle, allez savoir quand elle aurait de nouveau droit à un repas correct, il fallait qu'elle prenne des forces. Sa mère, la plus belle femme qui soit, était grande et douée d'une solide ossature. Elle mangeait ce qu'elle voulait et donnait toujours l'impression que sa peau lui allait comme un gant. Quand elles marchaient ensemble dans la rue, Jean, petite et bien bâtie, lui arrivait tout juste à l'épaule. Les têtes se tournaient sur le passage de cette paire de femmes si semblables et si différentes. Nellie Batten avait des traits réguliers dont sa fille avait hérité, une large bouche sensuelle, des paupières lourdes, un menton ferme qu'elle tenait dressé à angle droit tout en avançant, le dos bien raide. En la voyant, on se disait qu'elle devait avoir une propension à rire, mais cela lui arrivait rarement. À l'époque, elle arpentait les planches des théâtres – de très petits théâtres, précisait-elle avec une pointe de nostalgie peu fréquente chez elle. Des théâtres néo-zélandais. Comme si cela voulait tout dire. Des petits théâtres de petites villes.

« Maman chérie, rétorqua Jean, tu sais bien que mon prochain repas sera à Rome et je suis sûre qu'il sera fameusement bon. »

C'est alors que les avait rejointes, assez en retard sur l'horaire prévu, le fiancé de Jean, Edward Walter, qui était

venu de Londres exprès pour lui dire au revoir et tenter une fois de plus de la dissuader de partir. Il se frottait encore les yeux, priait qu'on l'excuse d'avoir dormi sans entendre la sonnerie du réveil. Jean l'observait de l'autre côté de la table tandis qu'il ingurgitait des rognons frits et trois œufs au plat, s'interrompant juste pour lui rappeler la hache qu'il lui avait offerte, au cas où elle s'écraserait en mer, pour lui permettre de trancher les ailes de son avion et en faire un radeau.

« Je l'ai emballée, Ted.

– Eh bien, le ciel soit loué ! Je voulais que tu emportes un canot de sauvetage, tu le sais.

– Je me demande à quoi ça me servirait si je suis vraiment perdue en mer. Ce n'est pas à toi que je vais apprendre qu'il y a très peu de place dans la cabine – tu as suffisamment volé pour le savoir. J'emporte tout le nécessaire. » Elle hésita, au bord de lui rappeler qu'il était un pilote du dimanche, enthousiaste plus que réellement doué, et qu'il avait beau être propriétaire lui aussi d'un Gipsy Moth, il n'avait jamais dépassé la ville voisine, ni même franchi la Manche. Elle s'abstint aussi de détailler ce qu'elle appelait le nécessaire, malgré le petit sourire complice que lui avait adressé sa mère à ces mots. Elles avaient fait les achats ensemble, crème hydratante, talc, sous-vêtements de rechange, robe de soie blanche pour les soirs où elle atterrirait. Dans sa poche de poitrine, elle transportait un poudrier, du rouge à lèvres et un petit flacon de parfum, ainsi que son peigne. « Vérifie que ta raie est bien droite quand tu atterris, lui avait recommandé Nellie. Donne toujours l'impression que tu fais tout cela sans effort. »

« J'aimerais que tu emportes le revolver que je t'ai acheté, dit Edward. Il est dans la voiture.

– Non, Ted. Je me suis débrouillée sans revolver au Baloutchistan. Si je commence à tirer sur les gens, ils vont me tirer dessus aussi au lieu de m'aider. Tu dramatises.

– Ce n'est pas à cela que je pense. Si tu te crashes en mer, et qu'il y a des requins, qu'est-ce que tu feras ? »

Jean se mit à l'étudier, notant lorsqu'il inclina la tête la calvitie qui commençait à s'étendre, la lueur rosâtre de son crâne. Il avait plutôt bonne allure, avec cet air d'Anglais raffiné qui l'avait séduite au départ, mais, malgré la minceur du visage, les plis mous amassés sous son menton le faisaient paraître plus âgé que ses trente-trois ans. « Tu veux dire que je devrais me suicider ? »

Il repoussa son assiette de côté d'un geste coléreux. « Maintenant c'est toi qui deviens théâtrale. »

Jean se leva. Une fois de plus, il lui vint à l'esprit que l'homme qu'elle avait promis d'épouser risquait de devenir le compagnon d'un trop grand nombre de petits déjeuners. Sa première épouse semblait s'être fatiguée de lui assez vite. Un agent de change vieillissant qui pouvait espérer quoi ? Une femme qui donnerait des dîners et discuterait actions en bourse ? Elle fit tourner l'anneau qu'elle avait au doigt, un demi-cercle de fort jolis diamants.

« On devrait se mettre en route, c'est déjà presque l'aube », dit-elle.

Nellie approuva de la tête. « Oui, allez, ma chérie. Tu pars pour l'Australie aujourd'hui. Si tu comptes y arriver plus vite que Mrs Mollison. »

Jean sentit que sa mère était capable à l'instant de se lancer dans une nouvelle tirade sur les hauts faits d'Amy Johnson, qui avait couvert le trajet d'Angleterre en Australie en dix-neuf jours et demi. Nellie désignait toujours l'autre aviatrice

par son nom de mariage, comme pour signifier que, depuis, la rivale de Jean s'était installée dans la vie domestique, alors qu'en fait elle continuait à pulvériser des records. Première femme à effectuer un vol solo depuis l'autre côté du monde en 1930, et encore la seule, un titre qu'elle détenait depuis quatre ans. Les yeux de Nellie étincelèrent comme s'ils savouraient déjà le triomphe à venir. Combien de temps vas-tu mettre, avait-elle coutume de demander à Jean, même si la question restait rhétorique. À quoi sa fille répondait qu'elle espérait, si tout allait bien, y arriver en dix ou douze jours.

Et maintenant, au lieu de battre des records, la voilà à Rome, seule à tous égards, avec Molly Reason pour verser du sel sur ses plaies.

« Mon mari dit que le Signor Savelli, le propriétaire du Gipsy Moth, n'a pas très envie de renoncer aux ailes de son avion. »

Le regard de Jean franchit les toits rosis par l'avancée du jour. Un instant, elle eut l'impression que la femme assise à la fenêtre inclinait très légèrement la tête dans sa direction. « Je vous assure, dit-elle, menton dressé, que d'ici la fin de la journée j'aurai des ailes. »